

Le Fram

revue littéraire semestrielle

n° 15, automne 2006

Serge Delaive *invite* _____ Eva Kavian

Flor Lurienne

Karel Logist *invite* _____ Jan Baetens

Franz Bartelt

John Fenoghen

Véronique Janzyk

Gisèle Prassinou

Vincent Tholomé

Carl Norac *invite* _____ Laure Cambau

Jacqueline De Clercq

Jan Baetens

Bill Watterson

Calvin and Hobbes, V.F.

Le petit Pascal,
6 ans,
A peur
Du noir,
Depuis toujours,
Et du silence
Pour toujours.

Chaque nuit,
Il couche
Avec le vieux Jean-Jacques,
Ami des hommes,
Selon lui-même,
Ours hypocrite et insupportable,
Selon les hommes
Qui le voient se promener
Nu,
Vêtu seulement d'une pelisse arménienne
Le couvrant de la tête aux pieds.

O tempora !
Et les parents qui adorent ça !

Fabrice Neaud

Dans la vie Fabrice Neaud parle aussi de lui-même,
Un peu comme il le fait dans ses bandes dessinées.
Un peu, beaucoup, énormément, jamais assez
Pour suivre le rythme du temps qui le sème.

Daniel Clowes

— Le neveu du frère de mon voisin (il reste assis, mais on change de case, on n'a jamais l'impression de tourner une page), il connaît des gens () qui veulent aller sur la lune.

— Sur la lune ? (Il regarde par la fenêtre).

— Oui (le visage qui parle permet de deviner l'accent, fortement régional). C'est des mecs () qui s'habillent en astronautes à () leur barbecue et ils se font () faire toutes sortes d'injections et de piqûres.

— Pourquoi ? Les Martiens, ça () n'existe pas sur la lune (il baisse la tête). Ou tu crois que ta collègue du drugstore () a été enlevée par des lunatiques ?

— Arrête, c'est trop drôle, () laisse-moi au moins finir mon coca (il ne touche pas à son gobelet). () () Où tu sors ce week-end ?

— Sais pas. Je dois bosser à la pizzeria. (Silence, ils regardent la télévision). Et toi ? Tu vas chercher un job ailleurs ?

— ()

— ()

— Sais pas. () Je n'ai pas d'argent pour le bus. (Regards circulaires, puis regard-caméra. Ils ne savent pas qu'ils enfrennent la règle des 180 degrés).

Aurélia Aurita

Tout le monde en parle
Et l'on ne parle plus que d'elle.
Le producteur d'Hollywood,
La main détendue après l'effort dans l'eau tiède de sa piscine :
« Oh really ? Ah, oh Rita ! »
La grande écrivaine cochinchinoise Ma Dur,
La main vide, le verre vide, l'œil aussi :
« C'est elle, forcément elle, l'amante. »
Phi So, qui s'est fait la main chez Mao :
« Je donnerais mes *Nombres* pour un seul de ses numéros,
Toutes les *Lois* du monde pour son culot,
Elle remplace pour moi Lin Piao. »
Nous, au fond de la classe, quand la nouvelle
Entrait, ne disions plus rien, la chose
Déjà entre nos mains.
Même moi, pourtant membre
De la ligue AA...

La Louvière Écaussines Feluy 800 m
n'empêche... il en existe de ces drôles de
textes qui jouent du court pour convoquer
l'illimité... à l'image de la jupe de la Mère
Gigogne, d'où sort une nuée d'enfants,

conteurs d'histoire que l'histoire s'était
gardée de dévoiler **Nous travaillons pour**
vous, merci de votre patience la longueur du court est dans
ses plis comme autant de chemins de traverse...

DERNIÈRE SORTIE AVANT LA FRANCE

à prendre ou à laisser, au lecteur de voir...

pas vu, pas pris... le plaisir du texte se
suffit à lui-même, vu et prêt à s'y laisser
prendre... aussitôt, le lecteur emprunte la
tangente, arpente les détours qu'à son tour
il invente, file sa toile sur la trame proposée

BIENVENUE EN FRANCE *loin des viiilles...*

comment faire tenir de telles promesses à
la brièveté d'un texte ? **TRAVAUX Serrez à**
droite encore ! ... c'est pas comme ça que...

mais si, bien sûr !

resserrer

Serrez jusqu'à

la condensation,

la plus forte

densité,

sous le plus

petit volume,

quelques

pages, les

dix vers

du rêve

de Calvino,

concision,

sobriété,

rythme,

resserrement

miracle, deux bandes...

alléluia ! le paradoxe de cette écriture,
ce sont les ouvertures transversales qu'elle
dessine en trompe l'œil dans sa densité,

sorte de portes dérobées qui ajoutent le
récit en le *fractalisant* en propositions alter-
natives comme autant de plongées verticales,
afin que « de chaque mot (puisse) naître une
page et de chaque page, un livre »

Région Nord-Pas de Calais comme si
le poème, la nouvelle en appelaient à un
étiage en croix dont l'axe vertical
contiendrait, virtuellement, leur totale
expansion et, quoi de plus délicieux qu'un texte bref qui n'en
finirait pas de lancer à son lecteur des propositions d'évasion,
l'invitant à quitter le sillon de la phrase
pour devenir, le temps du dé-lire,
l'auteur de ses propres extravagances ?

Prochaine sortie Université de Picardie
resserrée, concise, nerveuse, l'écriture du
court a le souci de vous garder en
amont de la satiété, en cette région
de « l'encore » gardienne du désir,
marCHEPIED de l'imagination et du rêve

Valenciennes, traditions artistiques

mais oui... de la dentelle à fonds
clairs, de petites pièces de tissu brodé
à jours au point du *less is more*, le
pont d'épargne par excellence, capable
de faire entendre le plus, en disant le
moins... de suggérer, évoquer, densifier,
de traquer sans merci le superflu, l'efflorescence, la volute...

rien en trop ! **Viaduc de**

Trith St. Léger « toute longueur inutile
sera évitée » préconisait Poe, « être tel
sur le papier qu'à la bouche, succulent
et nerveux, court et serré », écrivait

Montaigne **PÉAGE Prenez le ticket**

s'il suffisait de prendre un ticket !...

est-ce Borgès qui considérerait *l'art*

comme une allusion et conseillait de
passer par la métaphore pour coller
constamment à l'essentiel ? **Vérifiez**

vos distances et vos sources...

la métaphore, bien sûr, mais aussi,
la litote, l'oxymoron, les figures du
double et du jeu spéculaire, bref...

ben voyons !... tout ce qui, sous
couvert d'une représentation figurée,
éveille l'idée d'un objet sans en faire

expressément mention **PARIS**, pas vu, la faute

au camion... sacré pari à hauts risques qui

suppose une complicité sans faille entre les

compagnons voyageurs, le lecteur et l'auteur,

PARIS 62 à défaut, la route leur paraîtra bien

monotone... *un long ruban qui défile, qui défile et se perd à*

l'infini... une commune

entente des images et des mots,

mini-visa pour une *endless story*

Travaux d'élargissement serrez

à gauche serrer pour mieux ouvrir... défi

du sous-tendu porteur de sous-entendus

Forêt d'Halatte Cerfs sur 6 km **qui verra**

le cerf ? « une écriture à sauts et à gamba-

des », selon Montaigne, « proche du jazz »,

ajoutera Cortazar, en constant balancement

entre la permanence rythmique et l'instabilité,

par cet *autre* usage de la langue qui la sort

des formes convenues de la familiarité et lui

ouvre, grande, les portes de l'image-in-erre

A 3 Direction Bagnolet amphibie littéraire

qui navigue sur les rives de la poésie et de

Jacqueline De Clercq

la prose, du court et du long, de l'intensité et
de la légèreté, petit météore qui vous file
sa texture à la vitesse du son et carde vos
fibres de son chant aux échos sans cesse
renouvelés **Porte Dorée** ciel ! ma porte...

F r a n z B a r t e l t

Les masques (extraits)

Troisième masque

Il avait toujours vécu à visage découvert. Mais cela ne lui réussissait pas vraiment. À trente-cinq ans il avait tout raté. Ses femmes le quittaient, ses affaires végétaient, sa voiture tombait en panne justement les jours où les cheminots se mettaient en grève. Il s'inquiétait.

Sa vie n'ayant rien pour le satisfaire un peu, il consulta un philosophe psychologue tireur de cartes et lecteur de boule de cristal.

« Je n'ai qu'un conseil à vous donner, lui dit ce dernier. Soyez vous-même. »

Le conseil lui convenait. Il s'empessa de le suivre et mit un masque sur sa figure. Aussitôt, ses femmes revinrent, ses affaires se redressèrent, les cheminots se mirent en grève et sa voiture démarra.

Quatrième masque

Le cul-de-jatte en avait assez d'être reconnu par les gens du quartier qui le saluaient invariablement par cette phrase :

« Alors, il va bien aujourd'hui, le cul-de-jatte ? »
Cela l'horripilait. Il mit un masque et descendit dans la rue.
Il fut un peu déçu de s'entendre dire :
« Alors, il va bien aujourd'hui, le cul-de-jatte masqué ? »

Cinquième masque

Il s'est crevé les yeux. Il s'est arraché le nez. Il s'est mis les oreilles en lambeaux. Il a brûlé ses cheveux. Il s'est déchiqueté les joues. Il a coupé son menton et l'a donné à manger au chien. Il s'est tranché la langue. Il a réduit ses lèvres en bouillie. Et il a rejoint ses amis qui l'attendaient dans la salle des fêtes. Quand il apparut dans la lumière du projecteur, les applaudissements éclatèrent et l'air vibra d'admiration.
« C'est tout lui, ça ! » disait-on.

Sixième masque

Ma femme est grosse, laide et méchante. Il y a vingt ans elle était mince, belle et gentille. Derrière les filles minces, belles et gentilles se cachent des femmes grosses, laides et méchantes. Mais qu'est-ce qui se cache derrière les femmes grosses, laides et méchantes ? La réponse dans vingt ans.

Septième masque

Je n'avais plus envie d'être comme les autres, de ressembler à n'importe qui, de faire comme tout le monde. Mêlé à la foule, je me noyais dans la foule.

Rentré chez moi, ce jour-là je me suis déshabillé jusqu'à l'os. J'ai ôté mes kilos de chair, mon poids de nerfs, ma peau, mes poils. La glace m'a renvoyé l'image d'un squelette qui avait

de la personnalité. Maintenant, on me remarquerait, je ne serais plus n'importe qui, je n'aurais pas le physique de tout le monde.

Je suis descendu dans la rue, j'ai rejoint la foule. Ce qui m'a semblé étrange, c'est que tout le monde avait eu la même idée au même moment que moi.

Huitième masque

La lumière avance sous le masque de la nuit. La nuit est son propre masque.

Neuvième masque

Parfois l'homme assis se lève. Il joue le rôle de l'homme debout. Il le joue bien. Sur son visage, dans son allure, et s'il s'éloigne assez de son fauteuil, rien ne laisse plus supposer ce qu'il est en réalité : un homme assis.

Il arrive que l'homme debout éprouve le besoin de se déguiser en homme assis. Il cherche un fauteuil libre. Partout où il y a des fauteuils. Les cinémas, les terrasses, les bistrots, les marchands de meubles. Et il s'assoit. Quand il est assis, même ceux qui le connaissaient quand il était debout, ne voient plus en lui qu'un homme assis. Car dans notre monde, un homme assis est un homme assis et un homme debout est un homme debout. Il est rare qu'un homme né pour être debout s'amuse à jouer les hommes assis. Même chose pour les hommes assis. Mais parfois, des fantaisistes, des curieux ou des empathiques, tentent une expérience. S'ils sont debout, ils s'assoient. S'ils sont assis, ils se mettent debout. Le public, même le plus averti, ne fait plus la différence. Il ne sait plus qui est assis, qui est debout. L'homme assis cache-t-il un homme

debout qui s'amuse à s'asseoir ? L'homme debout n'est-il pas un homme assis qui trompe son monde en s'asseyant ?

Il y a le cas de l'homme étendu. C'est spécial. Les philosophes nous enseignent que l'homme étendu est la perfection de l'homme assis, car l'homme assis abaisse son centre de gravité et, tendant vers le sol, vers la terre nourricière, il se trouve à mi-chemin entre l'homme debout et l'homme étendu.

Mais il faut savoir que l'homme étendu n'est que la perpendiculaire de l'homme debout. L'homme étendu est un homme debout à l'horizontal, alors que l'homme assis, jugé comme intermédiaire entre l'étendu et le debout, n'est ni étendu ni debout. L'homme qui marche sur la tête est aussi un homme debout, mais à l'envers. Il ne trompe personne. Alors que l'homme assis ne peut être comparé ni à l'homme debout ni à l'homme étendu ni à l'homme qui marche sur sa tête.

Il arrive, cas fréquent à notre époque de graphomanie, que l'homme assis soit un homme debout qui marche sur sa tête. Il ne le sait pas, mais il ne se prive jamais du plaisir de l'écrire.

Dixième masque

Quand l'allumette veut changer de tête, elle demande qu'on la gratte.

Onzième masque

Sous le parfum, la mauvaise odeur avance masquée. Le parfum la recouvre, et ne s'en mêle pas. Le parfum la cache, l'endigue, l'enferme, mais jamais il ne la pénètre, jamais il ne l'anéantit. La mauvaise odeur se produit et se reproduit elle-même, sous le masque du parfum qu'on doit renouveler chaque matin et chaque soir, et parfois beaucoup plus souvent, car le masque s'use toujours plus vite que la face qu'il dissimule.

Douzième masque

Un train peut en cacher un autre.

Dix-septième masque

La plupart du temps, je porte ma tête de tous les jours. C'est une tête ordinaire, presque banale, une tête de fait divers, une tête de mari trompé, une tête d'employé de bureau, une tête de médaillé du travail, une tête d'amateur de saucisses, une tête de buveur de bière mais avec modération, une tête d'acheteur du calendrier des pompiers, une tête de contribuable modeste, une tête d'électeur qui hésite jusqu'à l'instant de l'isoloir, une tête de téléspectateur des chaînes généralistes, une tête d'écouteur de transistor, une tête de danseur qui regarde danser les filles qu'il n'a pas osé inviter à danser, une tête de type assis sur une chaise et qui se demande s'il fera beau dimanche, une tête de promeneur qui s'arrête pour observer l'attente des pêcheurs à la ligne, une tête de nase qui n'a jamais eu l'idée d'écrire un poème, une tête de mec à qui personne ne demanderait sa route, une tête d'individu à qui rien ne réussit, une tête qui ne boit pas de café fort, ni d'alcool fort, et qui évite le piment parce que ça lui met le cerceau en feu au moment d'y faire sauter le fauve au souffle chaud, une tête qui ne gagne pas la peluche à la fête foraine, une tête qui ne fait de mal à personne, une tête dont on ne se méfie pas, mais qui n'inspire pas confiance, une tête qui ne sait pas exprimer le bonheur, ni le malheur, ni l'indifférence, ni la colère, ni la souffrance, ni rien de vraiment utile quand on vit en société, une tête avec un nez, une tête avec une bouche, une tête avec deux yeux, une tête avec des cheveux et une raie sur le côté, une tête qui ne se pose pas de question, qui ne contient pas beaucoup d'idées, juste l'heure du train pour aller travailler, et l'heure du train pour revenir à la maison, une tête dont le front transpire raisonnablement quand il fait chaud, une tête qui connaît les

mouvements qui disent oui et les mouvements qui disent non, une tête qui ne dit jamais non, une tête posée sur des épaules comme un vase sur une cheminée, une tête de pont en projet, une tête d'affiche en devenir, une tête noyée dans la foule des autres têtes qui descendent dans la rue, qui remplissent les places publiques, qui cernent les estrades, qui crient vive la France ou vive Carnaval ou allez les bleus ou ici Médor, une tête qui fait ce qu'on lui dit de faire, qui dit ce qu'on lui dit de dire, qui crache s'il faut cracher, qui se tait s'il faut se taire, une tête de tous les jours, une tête de tous les jours, une tête de tous les jours qui se suivent et ne se ressemblent pas tout en étant toujours pareils, une tête de tous les jours, une tête à laquelle je n'arrive pas à m'habituer, une tête qui ne relève pas le niveau moyen des têtes, une tête que je n'ai pas demandée, une tête qui me va bien, quand même.

Vingtième masque

Derrière la vitre, une idée. Derrière l'idée, une pensée. Derrière la pensée, une arrière-pensée. Derrière l'arrière-pensée, une vitre. Derrière la vitre, une mouche. Derrière la mouche, un visage. Derrière le visage, un type qui regarde par la vitre. Derrière la vitre, un reflet. Derrière le reflet, un paysage. Derrière le paysage, rien. Derrière rien, rien. Derrière rien, ainsi de suite. Derrière ainsi de suite, ainsi de suite.

Et devant ?

Vingt-deuxième masque

Il lui en fallut, à Pierre, des calculs et des plans pour réussir à se déguiser en sept nains. D'abord, il se pesa et divisa son poids en sept parts égales. Il compta ses cheveux, ses poils de peau, ses poils de barbe, ses poils pubiens et il les fractionna en sept

petits fagots. Il fit de même avec les pores, avec les papilles, avec les globules, avec les alvéoles pulmonaires. C'était intéressant, car il apprenait beaucoup sur son corps, sa composition, ses organes, son fonctionnement. Quand il eut inscrit dans un cahier tous les éléments dont il était constitué, il se livra encore à toutes sortes d'additions, de soustractions, de divisions. Il mit des kilos en équation, des centimètres en formules mathématiques. Il traita les formes avec ce qu'il maîtrisait de la géométrie dans l'espace. Puis, appliqua aux surfaces des stipulations autorisées par les lois de la trigonométrie. Sur le papier, son projet était formidablement bien pensé.

La veille du carnaval, il prit un couteau et se découpa avec soin et en commençant par le bas. Après quelques heures d'efforts, il y avait dans la pièce sept petits tas de chair qui ne ressemblaient ni à des nains ni à quelqu'un qui aurait été découpé en morceaux. Les petits tas de chair formaient un cercle autour d'un couteau qui avait l'air d'un couteau. Tout ce qu'on peut dire devant ce pitoyable spectacle c'est que personne n'a intérêt de succomber à l'envie de se déguiser en sept nains.

Vingt-troisième masque

Dieu a vaincu le démon. Il lui a dit : va-t-en, débrouille-toi, je ne veux plus te voir dans le royaume. Chômeur de longue durée, interdit de séjour sur le sol natal, le démon émigra jusqu'à la planète Terre. Il enfila une robe noire, se fabriqua un chapeau incontestable et dit aux hommes qu'il allait inventer la justice.

« Ce n'est pas le tout, pensait-il, de faire le mal pour le mal. Encore faut-il s'arranger pour que le bien fasse le mal. Au nom du bien, évidemment. »

Au début, il était seul juge. Il inventa la torture, la décapitation à la hache, puis la guillotine. Les hommes étaient d'accord. Il mit au point les principes directeurs de l'erreur

judiciaire. Il forma d'autres juges, des avocats, des auxiliaires, des assistantes sociales, des visiteurs de prison, reçut la bénédiction du pape, engagea des psychiatres, offrit ses lettres de noblesse au métier de faux témoin. Tout le monde était d'accord. La justice était une grande chose, une manifestation probante de la civilisation. Les hommes aiment beaucoup être civilisés. C'est une situation qui les grandit à leurs propres yeux.

Le juge suprême déposa la justice dans les mains des puissants. D'abord, dans les mains des chefs de tribus. Puis, dans les mains des rois. Puis dans les mains des présidents de la république. Puis dans les mains des personnes très riches. Les hommes n'y voyaient pas d'inconvénient. Il faut une justice. Et il faut qu'elle s'avance masquée.

Vingt-sixième masque

Il voulait faire un dessin animé sur l'immobilité.

Vingt-huitième masque

Pour vivre heureux, vivons cachés.

Vingt-neuvième masque

J'ôte mon chapeau, je suis un autre. J'ôte mes lunettes, je suis un autre. J'ôte mon cache-nez, je suis un autre. J'ôte mon manteau, je suis un autre. J'ôte mes chaussures, je suis un autre. J'ôte mon pantalon, je suis un autre. J'ôte ma chemise, je suis un autre. J'ôte mes chaussettes, je suis un autre. Je n'ôte pas mon slip, mon slip je ne l'ôte pas, car dans un poème on

n'ôte pas son slip. Le poème avance en slip, même quand le poète est nu.

Trentième masque

Celui qui marche devant masque celui qui marche derrière. Si celui qui marche devant se retourne, celui qui marche derrière voit son masque, mais il n'est plus masqué.

Trente et unième masque

Cette nuit-là, mon visage était en sable. Il avait la forme du sable.

Trente-quatrième masque

La tartine se maquille au beurre.

Trente-cinquième masque

Le premier talent d'un assassin, c'est d'être insoupçonnable. Le crime seul peut révéler ce talent particulier. Avant le crime, ce n'est qu'un soupçon de talent.

« Je te soupçonne d'être insoupçonnable. As-tu commis le crime ?

– Oui.

– Je ne te crois pas. »

Trente-sixième masque

Quand la fourchette veut se faire passer pour une cuillère, elle serre les dents. Quand la cuillère veut se faire passer pour une fourchette, elle se cache derrière son manche. Les études comportementales sur le thème des couverts de table l'ont démontré : la rouerie de la cuillère est supérieure à la rouerie de la fourchette. Cependant, il convient de se méfier d'une cuillère qui voudrait se faire passer pour une fourchette aussi bien que d'une fourchette qui voudrait se faire passer pour une cuillère. Côte à côte sur la nappe blanche de notre candeur, la cuillère qui voudrait se faire passer pour une fourchette et la fourchette qui voudrait se faire passer pour une cuillère réussissent néanmoins à souvent fourvoyer notre vigilance. Combien d'entre nous ont mangé leur soupe en se servant d'une fourchette qui maîtrisait à la perfection la fonction de cuillère ? Et combien d'entre nous ont planté dans la pomme de terre une cuillère qui jouait les fourchettes, sans même avoir l'air emprunté ? Comment savoir si l'ustensile que nous tenons dans la main à certains moments de notre vie est bien celui qu'on pense avoir saisi et non l'autre ? La question est angoissante, tant elle se pose en termes concrets et biquotidiens, principalement. Quelle fourchette se dissimule derrière les apparences d'une cuillère ? Quelle cuillère

essaie de nous berner en s'affichant sous la forme d'une fourchette ? Quand on voit une cuillère comment être sûr qu'il s'agit bien d'une cuillère ? Quand on voit une fourchette comment ne pas douter qu'il s'agit bien d'une fourchette ? La circonspection scientifique nous incite à voir une fourchette dans chaque cuillère, une cuillère dans chaque fourchette, des fourchettes dans toutes les cuillères, sans exception peut-être, des cuillères dans toutes les fourchettes, et jamais de cuillère dans la cuillère, et jamais de fourchette dans la fourchette. *Und ich sag: Warum?*

John Fenoghen

Arithmétique du toucher (extraits)

Caractères fantasmagoriques

Un décor de hamacs et de palmiers. L'orchestre se compose d'un petit harmonium à quatre octaves et d'un tam-tam qui sonne le *do* dièse.

Tous les rôles de femme sont tenus par des garçons.



Il fait le pari d'épouser une brune odalisque
tenant un discours fort sensé.
Ellui est une fieffée coquine, qui transforme les hommes libres
en esclaves.
Il est condamné à devenir mouton ou poisson.
Ellui s'accroupit devant lui
pour l'embrasser.
Il se sauve à reculons.
Ellui le pourchasse en sautillant.
Il se met à cheminer en rond, brinqueballant et flageolant.
Ellui se met à sa recherche, déguisée en homme.



Le long de l'océan de têtes basanées, barrées
de dents éclatantes,
une calèche étincelante nous dépasse
à toute allure, nous noie dans sa poussière
et disparaît.

Je ne m'en étais pas aperçu.

Obstination

Chaque journée vaut une mention. Mais voici que je ne les
remarque même plus. On respire, on dort et l'on travaille, et
c'est à peine si l'on transpire. Parfois, l'instant d'un bref désir,
je tourne un regard passablement mélancolique dans la
direction du Great Western Hotel, soigneusement repéré.



Le *five o'clock* nous a valu une goutte
d'eau, puis deux.
À partir de six heures et demie, une existence,
— mon Dieu, quelle existence ! — a fléchi
devant tout un crépitement de larges boules tièdes.
À sept heures moins cinq les fauteuils d'osier ont volé
comme des mannequins de boudoir.
À sept heures, il y a eu cyclone.
Puis, tout s'est calmé.
À huit heures, il a fait une nuit claire où les étoiles
brillaient nettement dans le ciel lavé.



Il faut bien passer le temps. Je serais tout à fait au pair si les journées avaient quelques heures de plus.

Echo Point

La véranda n'est ni une ville, ni même un village, c'est
un plateau élevé de mille mètres,
une oasis emplie de sauterelles géantes, de vols
de faucons, de papillons aux larges ailes de turquoise.

Du matin au soir nous y trouvons mâles
et femelles, circulant en grande tenue de gala. Ils ont envahi
la véranda au nombre d'une vingtaine.
Nous les avons apprivoisés à force de smokings.
Ils me font des grimaces amicales bleutées d'une brume.

Nous retournerons gaillards et oxygénés
dans un octobre d'insalubrité.



Un étang avec sa bordure verte de forêt évoque l'Écosse à ceux-
là mêmes qui, comme moi, n'y sont jamais allés.

À jeu

Le soleil se lève ici, et, par conséquent, il est minuit là-bas. Je
voudrais bien pouvoir y aller dormir — dormir parmi les
meubles en bois verni, les photographies, les vitrines et les
tables à jeu.



C'est dimanche, jour de mortification, nous sommes au milieu d'une brillante garden-party.

Nous prenons le *whisky and soda*. Les femmes sont toutes de plumes et de rubans parées. Les beaux jeunes gens en monocle, avec de ravissants petits vestons, font autour d'elles les empressés.

Nous prenons congé, avec *shake-hands*.



Le soleil se couche, et la lune, à son premier quartier, montre ses cornes jaunes derrière un rideau de nuages rose feu.

Le vrai voyage

Après la mort, l'âme se réincarne dans un corps d'animal.

J'ai remarqué un éléphant à la jambe de bois,
un porc-épic atteint de diarrhée,
des singes aveugles, vêtus en divinités,
un lapin paralytique,
un perroquet sans plumes,
des singes lépreux aux fesses saignantes,
un chien atteint d'aliénation mentale.

Je me demande quelle sorte de plaisir l'âme était venue chercher là.

Commencer à mener l'existence

Avoir l'enviable honneur.

Une gravité glaciale nous a offert le plus officiel des déjeuners intimes.

John Fenoghen

Prononcer les mots tout entiers.
Se retirer cérémonieusement.

Faire une bonne promenade au soleil.
Se mettre en habit pour rendre la politesse d'un dîner.

L'atmosphère la plus guindée assistera demain en
uniforme à la réception.

S'arroser la corolle.
Se clore par des discordes.

Esprit sans génie

Sous un turban rose, une chemise fatiguée et un faux-col de toile, Sa Hautesse le Bohème-Mal-Soigné a daigné m'accorder audience dans le hall de l'hôtel flambant neuf. En le regardant, il est impossible de voir plus de gravité et une sénilité diplomatique plus précoce.

J'ai eu le sentiment très sûr de l'avoir déjà vu quelque part, vis-à-vis de moi, à deux mètres des solennités parisiennes. En interrogeant mes souvenirs, je me suis convaincu que la vérité du cœur, l'emportement de la passion, la sensibilité et la vie faisaient défaut : s'il prend sur lui de boire et de manger, c'est uniquement par correction envers ses hôtes.

Contrairement à mes principes — qui sont de mépriser en silence les imbéciles et les brutes quand elles ne s'en prennent pas à moi — j'ai fait de la contradiction — j'ai noué une pièce d'or dans l'un des angles de son mouchoir.

Flor Lurienne

La Sève

Ce texte a été créé à l'Atelier du Plateau, Paris, le 29 mai 2006. Avec François Delaive, Yves Lecat et Renaud Dujet dans une mise en espace de l'auteur.

Je ne me souviens pas du goût
mais j'ai encore l'image de toi
toi qui dors
enfoui dans tes rêves
le corps absent
Immense
écrasé sur notre lit
avec les plis de nous deux
et les soupirs et les rires
qui n'en finissent pas
étalés sur le blanc
il y a un endroit de toi
que je n'arrive pas à atteindre
il y a quelque chose de toi que je n'arrive pas à entendre ça
 ressemble au rire
au rire qui monte et qui descend
et qui te laisse suspendu juste deux ou trois secondes
suspendu et pendu
au temps
qu'est-ce qu'on ferait pas — tous — pour retrouver
ces deux ou trois secondes

pleines
Qu'est-ce qu'on tuerait pas
pour prendre encore l'envol
réchauffer encore nos corps
au soleil
brûler un peu
se faire des marques sur le corps
pour se relire
qu'est-ce qu'on ferait pas
qu'est-ce qu'on ferait pas
pour se sentir absolument là
à cet endroit de toi
et si j'embrasse l'eau de la rivière est-ce que je deviens la
rivière ?
et si je regarde très fort le linceul est-ce que je deviens
la mort ?
Ta mort ?

Des fois j'ai envie de tuer l'amour de l'attraper de le ligoter
tu vois quand on manque on tue
on devient l'animal — la bête — des fois j'ai envie de découper
l'amour en morceaux
en lambeaux
en peines de joie
de souffles
et mon envie d'amour
jusqu'au bout de mes dents
me réveille
et le jour vient
et je reprends la route
combien à attendre
pour ne pas avoir faim
sentir son ventre tendu

qu'est-ce que tu as dit ?
je croyais t'avoir entendu

ta bouche s'est ouverte
quelque chose de toi m'est revenu
tu t'es fendu dans un sourire
si
je t'assure
tu vois bien que je cours vers toi que je retourne à la racine du
début du début quand ça apparaît — l'amour —

qu'est-ce que tu as dit ?
j'ai cru que tu parlais
tu vas t'étouffer dans ton silence
moi
le silence me fait parler
si tu pouvais me dire
juste quelques arrangements à faire avec la vie
juste
pour gonfler encore le désir
pour rester encore vivant
j'aimerais te rattraper — être du bon côté — le bon côté moi —
je ne sais pas où c'est —
le bon côté —

ça y est quelque chose de toi me revient
tu t'avances
tu déploies tes jambes
Immenses
tu les plantes dans le silence
et comme tu sais faire avec le ciel
tu lèves ton doigt vers lui
tu veux savoir d'où le vent souffle
toute ta vie pointée vers l'infini
et tes pieds dans la terre
en neige
en deuil
déjà de toi
couché

tu me fais penser à un arbre
Oui
tu es devenu l'arbre coupé
le sexe immense et renversé
comme le géant de ma forêt
je tourne
je tourne
ton visage autour de mon corps
comme un astre solitaire qui n'éclaire que mes creux. Et dire
que tu vas partir avec
Avec tes prières secrètes
Avec les murmures de la terre
Avec l'orgueil du silence
Avec le sens de l'amour

Je ne verserai pas une larme je ne donnerai pas un sourire je ne
te regarderai plus
Je suis l'aigle
Je passe à travers la fenêtre de mon corps.
Ma petite fenêtre.
De ma petite fenêtre
de mon Amour
même pas mort.
Ça commence là
avec la rage
de chaque minute
à ne pas perdre.
À ne pas étendre.
Tu respirez ah oui tu respirez depuis la goutte de ton père
depuis l'œuf de ta mère
Tu respirez et tu le bois ce putain d'éllixir, le colostrum qui te
protège de ce qui va te faire mal plus tard et plus tard tu as mal
et tu l'as oublié le goût de l'ange, alors tu bois tu aimes l'ivresse
tu l'aimes —
décoller un peu ta racine

Parce qu'un jour elle fait mal, la racine, tu sens qu'elle grandit
et tu t'éloignes un peu plus — de l'étreinte — encore chaude
du berceau du début du début de l'amour.

Je me vautre dans le rien
dans le vide dans un ventre
creux

je ne fais pas semblant d'être pleine, moi, mon gras touche mes
tripes et j'ai froid.

J'ai un ticket j'ai un billet j'ai de l'argent mais « t'as pas du feu
camarade ? »

Tu te souviens, l'espoir qui frappe à la gorge ?

Comme un foulard de révolutionnaire que tu serres bien fort

On en est tous là.

Et à chaque vide je retombe
dans

la fièvre amoureuse

elle me sauve

je suis disposée

pour ça

Voilà je suis de nouveau remplie.

La vie est bonne Mon amour La vie est bonne mon Amour la vie
est Bonne.

Je vais défiler avec mon drapeau tu seras inscrit dessus

je vais faire ma révolution.

« La vie est Bonne avec Mon Amour. »

Tu parles.

Rien Rien Rien.

Mais on va quand même la faire la révolution

Nu dans la rue avec le foulard rouge bien serré

Et on me regardera

Et je serai comme aimée de tous parce que REGARDÉE

Quelle connerie d'être encore une enfant

Regardée que d'un seul côté

Je défile

Je marche
« et le jour recommence » tu te souviens ?
Je vais rouler comme une étoile filante tombée sur le pavé
Je marche
Quelle belle source mon caniveau
La tiédeur à mes pieds et si je t'aime j'aime tout de toi
Ton corps de poussière ton corps de silence
Je n'ai pas fini d'aimer j'ai pas fini de te remplir
Je te porte sur mon dos et je marche comme au bord de mer le
dos courbé contre le vent
Je suis juste à la moitié de moi-même les autres disent qu'à
force de te porter je ne peux pas grandir
Mais je m'élève — moi je m'élève —

Tu es sur mon dos et je ne sais pas où te poser — te déposer
mon amour — pour que tu ne gèles pas —
J'irai peut-être jusqu'à la frontière là où il y a une limite
Une limite
de territoire
d'un côté toi
d'un côté moi
ça m'aidera je serai l'exilée de ton pays blanc
Je marche
Encore
Je marche
Je vais rester calme
Je vais rester calme
déjà le froid m'anesthésie
La douleur n'est plus au-dessous de moi je suis au-dessus d'elle
Dis-moi juste qu'elle t'a eu toi aussi la migraine,
celle qui te projette la tête vers le bas
irrésistiblement vers le bas
les oreilles fermées aux bruits du monde
justes réceptives à la longue alarme stridente
qu'une pensée trop noire pourrait déclencher.

Les pensées lourdes puent tellement
que je dois remuer et battre l'humus
jusqu'à ce qu'une racine décide de pousser.
Alors tu imagines, tu imagines
la neige peut bien tomber encore
et couler dans mes veines, laver mon sang et ma lymphe
comme une absinthe qui coule en délire
mon lavage de printemps travaille avec les lunes
tout ce chemin vers toi me fait cracher le sang de mes ancêtres
quelle chance tu me donnes
je me retrouve, tout brûle et tout se renverse jusque dans mon
ventre.

J'y suis.
J'arrive au bout
de ma forêt d'angoisse
je lèche la sève des arbres
et je suis de nouveau moi sans toi
Moi avec toi
Moi et Toi
Toi dans Moi.

Voilà je sais que ta vie me lâche mon amour
Le vent te traverse, tu retournes à la source du début du début
de l'amour quand ça apparaît l'amour — ton vent me souffle
dans le cœur et décolle mes poumons —
Plus rien ne me serre plus rien ne m'opprime il y a toi et ce
que j'ai fait de toi —
Toute la chair d'un monde va disparaître dans ce petit volcan
et le monde en est rempli.
Je respire...
Je respire...
Je respire...
Jusqu'à ce qu'un ange élève haut devant moi une épée de cristal
et brise mon silence.

Laure Cambau

Sous le regard bienveillant
des seins phosphorescents de la Madone
remplie d'eau bénite,
elle descend du saint homme
par la moustache



Par le hublot du nombril
tu vois des tripes en forme de lettres
du lichen oublié sur l'os
la chair à l'état liquide
le sang comme une vague
et ton sexe, une quille
qui me conduit
au creux du tourbillon ventral
j'ai des poissons dans l'âme



Les mères partent les pères s'effacent
démembrés par l'absente
et les enfants rêvent en rond
d'une mère en habit de lumière
les pères s'effacent
les mères partent

les mères portent des petits déjà vieux
des vieux trop petits
et des hommes sauvages
ramassés sur le bord du chemin
qui mène droit au Soleil



Par le trou du silence
tu retrouves l'absente
aquatique et sereine
tu brûles à sa présence
une vie parallèle sud
tu dors dans le ventre d'un ange
puis avales ce poème
parce que toujours
rêver nous échappe



J'ai pris le sommeil dans ta poche,
sur ton os il y avait une fleur tatouée
rouge offerte,
j'ai rangé tes entrailles
qui séchaient avec les poils et les sabots,
à l'oreille
j'ai pris la température de l'extase
et sur ta lèvre bleue
testé le goût du vide,

mon souffle te va si bien



Laure Cambau

J'ai mis tes mots dans de beaux draps
et me suis couchée
ton âme sous mon ventre
s'est ouverte
et j'ai gardé l'entame
pour les jours sans

◆

Il y a juste une urgence
à sortir du corps,
par la cheminée ou par la bouche,
les oreilles c'est pour le spleen,
et les narines ont vue sur le vide,
il y a juste une urgence
à trouver la plaie de secours

◆

Nous avons fumé le silence et tous les arbres du monde,
nous avons fumé aussi des cigales et des pâtes italiennes,
nous avons tout fumé
et puis un jour enfin
le corps s'est ouvert comme un livre
déversant les poissons et les mots sur la table
étouffant sous ses pages
tous les brûleurs d'ailes
coupeurs de rêves
et briseurs d'auréoles
qui volaient nos nuits

E v a K a v i a n

Amoureuse
(poèmes, extraits)
et
La robe à fleurs

Amoureuse

Voulez-vous que je vous dise des mots d'amour, voulez-vous lire que pour toujours et que jamais avant, voulez-vous qu'éperdument à la folie je crie je t'aime et plus jamais je t'aime et jamais plus, voulez-vous que je fasse rimer passion avec adoration ou que je grave sur votre peau que pour la première fois, voulez-vous le serment aussi de l'absolu de l'émoi, voulez-vous mon amour que magnifique et pur et grand soient les seuls adjectifs du dictionnaire de nos heures, voulez-vous mon aimé les promesses ardentes et les peines et les larmes, voulez-vous mon amour que mourir soit notre seule fin, voulez-vous qu'encore et encore, voulez-vous que tout brûle, avant que mon cœur saigne à vous voir partir vers une autre que moi pour une autre première fois, pour toujours et parce que jamais avant, mon amour ?

Eva est amoureuse. Elle met des pinces dans ses cheveux et sort son bilboquet. Si la boule au premier coup se pose sur le bâton, elle choisira une robe rouge, mais ses cheveux relevés laissent des baisers croquants se glisser sur sa nuque, ça fait trembler sa main. Clac. Si la boule au second coup se pose sur le bâton, Eva dessinera une histoire à dormir debout, mais sans sa robe, le vent sur sa peau fait trembler sa main. Clac. Si la boule cette fois, la troisième donc, se pose sur le bâton, Eva toute amoureuse ira à cloche-pieds jusqu'au premier pommier. Mais en dormant debout, des baisers dans le cou, et sur la peau, le vent, sa main à cloche-pieds ne pouvait que trembler. Clac. Alors Eva dépose son bilboquet et court jusqu'au pommier. Elle prend la plus belle des pommes et l'emballe dans sa robe rouge. Ça commence à ressembler à une histoire, se dit-elle, d'être amoureuse comme ça.

Elle prend la pomme emballée d'une main, et de l'autre le bilboquet. S'il choisit la première, elle restera nue. S'il préfère l'autre, elle croquera la pomme comme un baiser croque une nuque, mais il prend les deux mains. La boule se pose sur le bâton et la robe sur le soleil. Ça fait une femme nue et un homme autour d'une pomme. Eva trouve ça très beau, pour une histoire. Elle a les yeux qui brillent et une chanson dans la tête, une belle chanson d'amour qui s'invente toute seule.

Dans la nuit orange, Eva laisse la pomme et met dans sa bouche le sexe tout grand de celui qu'elle aime qui du coup entend la chanson qui s'invente dans sa tête et ça lui donne un sourire si beau que toutes les pinces d'Eva tombent quelque part et ses cheveux sur ses épaules. Ça ressemble à une histoire qui commence, se dit Eva, ces cheveux à relever avec des pinces. Mais elle est amoureuse, elle oublie les histoires à dormir debout, elle laisse celui qu'elle aime grandir, grandir, grandir, dans sa bouche, avec son beau sourire.

J'écris un poème
chaque fois que tu t'en vas
dans un an 52 poèmes
dans dix ans 520
on dira un jour
que j'étais poète
mais aujourd'hui
je veux juste
faire durer l'instant
comme je le ferai
dans dix ans.



Tu me téléphones
de Bruxelles
de Madrid
de Buenos Aires
de la Paz
ça me donne l'impression
que tu tournes autour du monde
pour me dire
que tu penses à moi.



Si j'écrivais un poème
chaque fois que je fais l'amour
il me faudrait de nombreuses
années comme celle-ci
pour faire un recueil.
Si j'écrivais un poème
à chaque jour sans,
on ne saurait plus quoi faire
de mes poèmes.
Si, au lieu d'écrire

quand j'ai besoin d'amour,
je pensais à toi,
peut-être reviendrais-tu.



Je les laisse entrer et sortir. Je laisse leurs mains se glisser dans les échancrures que tes absences font de mes jours. Ils peuvent me frôler, ils peuvent me faire trembler sur les carrelages glacés, ils peuvent me toucher sous les tables, ils peuvent me regarder avec ces yeux-là. Je les laisse venir et partir. Je laisse leur sexe se dresser et rompre toutes les digues. Ils peuvent poser sur moi l'odeur de leur peau, ils peuvent m'écrire et griffonner des dates sur leurs plannings serrés, ils peuvent se caresser à me lire. Je les laisse vivre et mourir. Je laisse leur corps réchauffer ma vie glacée de ces mois sans toi. Je les laisse m'aimer, pour que tu sois libre. Parce que mon amour est trop grand, je le distribue, je l'offre aux passants, à ceux qui restent quand tu t'en vas.



Eva est amoureuse, elle prend son dictionnaire et lui vole trois mots pour écrire un poème avec des fraises et des cerises sur le chemin de terre où marche l'homme qui a une bague en or. Elle l'appelle comme on chante mon amour mon amour, et il mange le poème et le jus des fruits rouges met du sang sur ses pas que la terre boit boit boit. Mais il arrive, l'amour l'amour avec sa bague en or : Ils sont perdus ceux-là. Eva le sait déjà, toute sucrée du premier baiser, mais elle ne pense pas au chemin du retour, elle chante mon amour mon amour dans la bouche rouge de l'homme qu'elle appelle depuis toujours. Debout sur son dictionnaire, entre la terre et cette bouche comme un fruit mûr, elle cherche les mots du poème qui arrivent joyeux et insoucians dans son cœur haut perché. On est perdus je crois dit-elle dans le baiser, mais l'amour l'amour

veut bien se perdre avec Eva, il s'en fout, l'amour l'amour, il ne veut pas retrouver le chemin du retour alors il prend la main d'Eva qui tremble et il chante le poème qu'il a mangé sur le sentier. Mon cœur bat ce que tu chantes dit-elle en prenant son dictionnaire, on reviendra ici entre deux baisers rouges, continue le poème pendant que l'amour l'amour dépose sur le sentier des coquillages bleus.

Le souvenir de toi
dans une robe à fleurs.

C'est l'histoire d'une femme. L'histoire d'une femme sans histoire. C'est l'histoire de ma mère. Je ne sais rien d'elle. Elle ne disait rien. Comme vidée de mots. Elle n'avait rien à dire. Elle n'a pas laissé de traces : pas de famille, pas de photos, pas de travail, elle a vécu comme on respire.

Je sais qu'un jour un légionnaire. Je ne sais rien de son plaisir ou de la violence, de son désir ou de sa passivité. Il l'a prise ou elle s'est offerte, un jour, au légionnaire. Le jour du seul événement de sa vie. Un légionnaire de passage lui est passé dessus. Je ne sais pas si elle a pleuré, si elle l'a attendu après et combien de temps.

Elle était trop prise dans l'habitude de la passivité pour être violentée. Elle a dû se laisser faire. Elle a dû laisser passer dans son corps le légionnaire sans penser même qu'il s'agissait d'un événement. Elle a dû retourner aux pommes de terre après. Elle a peut-être eu peur du sang, et du sperme qui mouillait ses cuisses. Ma mère avait la peau fine et blanche, transparente comme sa vie. Il lui a peut-être parlé, le légionnaire et qu'elle ne lui a pas répondu ou qu'elle avait de l'ouvrage. La voix de ma mère était douce, tranquille. La voix de ma mère ne chantait pas. Elle disait ce qu'il fallait, doucement dans un murmure, mais il ne fallait rien dire souvent.

Il a dû la prendre dans le silence, comme un corps de femme, sans un mot pour ce corps. Elle a peut-être crié un peu quand il a déchiré l'hymen. Mais je ne puis entendre le cri de ma mère. J'ai vu son pied cloqué de l'huile renversée et j'ai vu les yeux rouges et les mains qui tremblent mais je n'ai pas entendu le cri de ma mère. L'huile aurait dû la faire crier sur son pied plus qu'un sexe de légionnaire dans son ventre.

Elle n'a pas eu de plaisir. Il en serait resté des traces dans son regard de femme. Elle aurait eu une histoire. Ou elle a eu du plaisir et elle en a eu honte. Mais je n'ai pas reconnu la honte chez ma mère. Jamais. Elle ne pouvait avoir honte d'un corps qu'elle ignorait, elle ne pouvait connaître la honte dans les rapports aux autres qu'elle ne vivait pas.

Il était peut-être beau, mais elle n'a pas dû le voir. J'ai toujours vu son regard traverser les êtres pour ranger la table ou attiser le feu. Elle avait la peau fine et blanche, des cheveux comme des caresses qu'elle n'a jamais données. Ses os saillaient comme pour déchirer la peau.

Elle n'a pas dû leur dire ce jour-là que le légionnaire était passé labourer son ventre. Elle n'avait rien à dire. Et après les pommes de terre, elle avait dû aller au ruisseau laver ses cuisses collantes encore du jus du légionnaire et de son sang de femme.

Après il a bien fallu. Ils ont vu les linges de corps qui restaient blancs, la fille qui courait aux chiottes y rendre son repas ; la mère a vu la taille de la fille. La mère a dit au père que la fille était en cloque et le père l'a battue. La mère a dit à la fille qu'elle portait un bâtard et qu'elle pourrait aller pisser sa côtelette ailleurs si elle ne ramenait pas le gars, et le père continuait à taper et criait que ça servait à rien de parler avec une putain, qu'il suffisait de taper dessus, qu'ouvrir les jambes et se laisser taper dessus il y a que ça qu'elles savaient faire. La fille a dû dire le légionnaire. Pour arrêter les coups, pour aller vomir, parce que le légionnaire était devenu quelque chose qui était arrivé dans sa vie.

Alors la mère a été voir Léon qui n'avait pas encore de femme et qui avait quarante-sept ans, qui balayait les couloirs de l'usine chaque nuit. Elle a dit qu'il fallait faire vite et qu'à son âge de toute façon il pouvait pas espérer mieux et que la fille était travailleuse et puis pas compliquée. Elle a dit qu'il serait pas le premier, qu'un autre était passé mais qu'il reviendrait plus. Elle a dit que la fille était prise, qu'il fallait le savoir pour le voir. Qu'elle avait dix-huit ans.

Ma mère a marié Léon parce qu'un légionnaire est passé dans son corps quand elle allait aux pommes de terre. Et puis Denise est née et Léon a continué de balayer l'usine pendant la nuit. Denise restait dans son berceau pendant que ma mère faisait ses tâches. Parfois elle lui donnait à manger. Ma mère ne savait pas quoi faire avec Denise, alors elle ne chantait pas, elle ne jouait pas avec elle, elle ne lui parlait pas, elle la recouvrait s'il faisait froid et changeait ses couches si ça sentait, parfois elle oubliait mais Denise ne connaissait rien d'autre que les oublis et les silences. Léon n'était pas méchant avec ma mère il travaillait la nuit et il mangeait en rentrant. Il dormait. Après il était dans un fauteuil. Alors elle a aussi commencé à être dans un fauteuil. Puis il mangeait. Et il partait au travail. Ma mère a commencé à faire un peu moins les lessives et le reste. Elle était au fauteuil et se levait pour Denise et revenait au fauteuil.

Louise a commencé à venir, elle nettoyait ou raccommodait, elle disait que ma mère avait de la chance d'avoir trouvé Léon et se signait en disant doux Jésus, mais que le pauvre Léon il en avait une bonne, avec une femme qui ne savait pas tenir sa maison, et une gamine qui ne marchait pas encore.

Quand ma mère a recommencé à grossir, Louise a dit qu'elle espérait bien que ce serait un fils de Léon et que ça se verrait tout de suite, et elle a dit doux Jésus.

Léon a été content de la voir grosse. Il a touché le ventre et il a dit que ce serait bien d'avoir un fils. Que ce serait plus une famille, et qu'un fils ça lui plaisait, et qu'elle devait se reposer pour que l'enfant soit fort.

Tout a dû se passer comme cela mais personne n'en a jamais parlé. Et ma mère a dû penser qu'elle comptait quand même pour lui, que quelqu'un attendait quelque chose d'elle. Qu'il y avait un enfant dans son ventre qui apporterait quelque chose à son homme. Et ma mère a dû sentir l'enfant bouger et cela a dû tout changer, un enfant qui n'était pas une faute, un homme qui était toujours là, qui ne la battait pas. Elle a dû avoir du plaisir de le sentir bouger en elle.

Elle a repris ses tâches, elle a appris à Denise à marcher. Mais elle ne lui parlait pas. Elle n'avait rien à dire ou peut-être qu'on ne parlait pas aux enfants, chez elle.

Louise revenait, pour voir, elle trouvait toujours à redire.

Ca a dû être comme ça l'histoire de ma mère. Et quand je suis né, mon père a dû être fier d'elle, parce qu'elle lui donnait un fils. Et elle s'en est occupée, de ce bébé, pour qu'il soit beau, qu'il soit fort. Elle l'a porté dans ses bras, parce qu'il était doux. Elle lui a donné son lait parce qu'elle l'aimait bien contre sa peau. Et puis il souriait, il la regardait fort.

Quand j'ai eu un an, ma mère a eu Paul, et Louise est venue avec ses affaires. Elle a dit que ma mère ne s'en sortirait jamais. Qu'il fallait bien que quelqu'un s'occupe de cette maison et de ces enfants. Que ça ne pouvait pas continuer comme ça. Que son frère n'avait pas mérité ça doux Jésus et que c'est pour lui qu'elle venait et que c'était déjà assez dur de travailler la nuit pour nourrir tout ce monde pour en plus avoir une maison qui était toujours sale et des enfants qui deviendraient des bons à rien. Elle a dit que les enfants l'appelleraient Maman Lou, s'ils parlaient un jour parce qu'avec Denise on pouvait déjà voir le tableau.

Quand mon père s'est réveillé, elle s'était déjà installée dans les combles alors ils ont mangé et il est parti travailler.

Tout cela je le sais. Maman Lou me l'a dit, que quand j'avais un an elle a dû intervenir, qu'on ne pouvait pas laisser des enfants dans la crasse, qu'on était sales et mal nourris. Que ma mère passait la journée au fauteuil.

Mais pourquoi, Maman, pourquoi l'as-tu laissée faire ? Pourquoi lui as-tu laissé dire que tu ne m'aimais pas, que tu n'étais rien ? Pourquoi, Maman, pourquoi n'as-tu pas laissé grandir en toi cet amour pour nous ? Ta vie était presque belle. Elle le serait devenue, tout doucement. Tu avais une raison de vivre. Une raison de te lever, de t'activer. J'avais besoin de toi Maman, de tes bras, de tes regards, de tes caresses. Pourquoi ne lui as-tu pas dit tout cela... mon bonheur contre toi, ton odeur qui arrêta mes pleurs ? Pourquoi ne lui as-tu pas dit

que j'avais besoin de toi ? Que c'était toi ma mère. Qu'elle n'avait rien à faire dans ta maison.

Je ne me souviens de rien et on ne m'a rien dit. Mais je sais cette première année et cet amour pour moi qui montait doucement en toi. Je sais les caresses et les regards. Ce n'était rien pour moi, la maison sale et les habits troués. Toi seule Maman. Toi seule comptais. Pourquoi n'as-tu rien dit ?

Parfois je pense, Maman, que tu étais jeune et belle et que tu chantaient et que tu riaient et que tu as aimé un gars, que tu lui as donné ton corps et qu'il est parti après, quand il a su ou même sans le savoir, qu'il est parti à la légion et que plus rien n'a eu de sens après. Tout s'est éteint alors.

Comme je t'aime et comme tu me manques alors Maman. Je suis vide des images d'une femme qui court et me tend les bras en riant. Je n'ai jamais entendu ta voix qui chante, je n'ai jamais vu tes larmes couler. Jamais tu n'as dansé avec moi. Jamais tu ne m'as applaudi. Oh Maman, j'ai besoin de ton rire, j'ai besoin du souvenir de toi qui cours et qui chantes dans une robe à fleurs, j'ai besoin de Papa qui t'enlace et qui passe ses mains sur toi. Je manque du souvenir des regards de Papa sur toi qui rougit et rit.

Qu'as-tu vécu, Maman, pour la laisser nous séparer ? Qui étais-tu, Maman dans tes silences et dans tes yeux sans regards et dans tes douleurs sans cri ? Qui t'a fait quelque chose pour t'éteindre à jamais ?

Tu n'aurais pas dû, Maman, permettre à qui que ce soit de faire quoi que ce soit qui me prive de ton sourire et de tes chants, du souvenir de toi dans une robe à fleurs...

V é r o n i q u e J a n z y k

Petits

1. I.

Parmi les dessins qui illustrent les mots de l'enseigne, il en manque un.

Au-dessus de *Viande*, la surface est éventrée. On voit un néon et des fils électriques.

Juste en dessous du graffiti « VIVE LES AMINAU », comme une signature : la forme des coussinets d'une patte.

Un homme a épinglé une carte au tableau d'affichage à l'entrée du magasin. Parmi les messages, les motos et les autos à vendre, les canapés à saisir et deux chats égarés, on peut lire qu'il cherche une femme, la cinquantaine, comme lui. Et pas méchante s'il vous plaît. Et comme lui encore : aimant les animaux.

La photo choisie pour annoncer l'exposition partout en ville est celle d'un animal. Sa position, celle du photographe et la lumière particulière font que l'on peut y distinguer un mouton, un loup ou un cheval.

II.

Les kilomètres se laissent avaler. C., R. et moi sommes en route pour une fête. L'état de C. est stationnaire. Au moment du repas, elle prendra place en face de moi. Nous espérons que ses nausées, si elles surviennent, seront moins remarquées et les questions absentes. Nous avons gommé pour un soir cette épée de Damoclès à laquelle elle fait allusion quand elle parle de sa maladie et de sa rémission.

À l'arrière de la voiture, R. brise le silence : *le ciel, c'est l'emballage et le cadeau c'est nous.*

La semaine qui suit le traitement de C., le souci d'hygiène est maximal. Son immunité est affaiblie. J'ai relégué les chats dans le jardin, nettoyé la maison, jeté les journaux et les vieux magazines.

R. est prise dans le mouvement. Elle rassemble des jouets, pour les offrir à C.

Pour emballer ensemble les deux bougies en forme de cœur, j'ai pressé leur base l'une contre l'autre. Il aurait fallu deux mains supplémentaires pour manipuler le papier cadeau et le

papier collant. Le paquet terminé vaille que vaille en solo semble avoir été réalisé par un enfant.

C. nous fait écouter illico un morceau du *CD* tout juste offert. Une composition atypique d'un chanteur admiré. Un des rares instrumentaux, si pas le seul, dont il soit l'auteur. *Vous entendez*, elle dit, *l'eau, le cheval, les clochettes, le vent derrière.*

Tu ne savais pas que j'adore les biographies ! Je ne lis que ça ou presque ! elle s'exclame. *J'aime bien les vies, voir comment ça se termine.*

III.

C. ne se trouve pas dans le hall où nous nous sommes fixé rendez-vous. Je monte dans le service. Dès la sortie de l'ascenseur je l'aperçois. Elle est tout au bout du couloir. Elle se tient comme à distance de sa perfusion. On dirait qu'elle l'ignore. Elle regarde son poignet gauche. Et au lieu de me demander quelle heure j'ai, elle me demande, lapsus, *quel âge tu as toi ?*

Une bouteille pend à hauteur de votre épaule. On l'a entourée de papier doré, pas pour vous cacher quoi que ce soit, mais parce que la lumière corromprait le produit destiné à vous

sauver. Vous notez le contraste entre la substance sophistiquée et le papier, comme celui que vous avez dans une armoire de la cuisine pour emballer les tartines. Vous vous retenez pour ne pas éplucher cette espèce de gros poisson.

IV.

De quoi tu n'as plus besoin ? demande R. qui veut préparer une potion magique. *De quoi toi tu as besoin ?* je rectifie. Après réflexion, elle emporte un vieux lacet et un élastique à cheveux. Elle les dépose dans un bol et les recouvre d'eau.

Je sors la potion pour la nuit. Gelée, elle apparaîtra encore plus magique.

Une autre potion, réalisée un peu plus tard, a pour ingrédients les pièces d'un puzzle qu'elle éprouve des difficultés à assembler et un fil enrobé de mousse auquel on peut donner toutes sortes de formes, mais qu'elle ne parvient pas à modeler. Le tout est réduit menu menu, réduit en un sombre haché et noyé sous un bon volume d'eau.

La potion magique déposée à l'entrée de la maison la protégera des maladies et des voleurs. À moi de maintenir le bon niveau d'eau.

Un mois plus tard, pour nous défendre, c'est du poison qu'elle veut fabriquer.

V.

Dans le magasin de chaussures, une fillette est assise sur un tabouret. Un foulard entoure son visage enflé. Ses parents lui présentent différents modèles de bottines.

Sous leurs doigts sous le cuir elle bouge le gros orteil. La vendeuse sourit. Immobile, pieds collés au sol, elle tient contre elle une boîte vide, comme elle tiendrait un trésor.

VI.

Dans le hall du foyer culturel, c'est la foule. Enfants et parents sont invités à fêter la Saint-Nicolas. L'opération, organisée par de vieux messieurs bénévoles, s'éternise, mais le désagrément semble marginal. Quelques enfants se frottent les yeux ou se plaignent de la station debout.

Après avoir fait les frais de la fête, inventé la mise en scène pour le Saint, son acolyte et son âne, les parents savourent qu'on prenne le relais.

Personne ne relève l'étrange choix du lendemain de la Saint-Nicolas.

Des enfants vont y perdre leurs repères, peut-être même vouloir dénicher des jouets dans les maisons en rentrant.

R., à genoux dans sa chambre, le bras enfoncé entre deux caisses de jouets. Elle extrait une tétine, la suçote pendant quelques secondes et la remet en place. Elle a promis de rendre ses tétines à Saint-Nicolas, sauf une.

Quand on fait un vœu, il se réalise toujours ? À l'arrière de la voiture, R. a joint les mains. Elle semble prier. Je réponds que les souhaits se réalisent parfois. Et je pense naïvement que ceux d'une petite fille de cinq ans doivent pouvoir se concrétiser.

tiser. Tête baissée, mains croisées, doigts imbriqués, elle continue, sans lâcher sa tétine : *j'ai demandé un petit chiot.*

VII.

Dans l'ascenseur, avec C. et A.

Le produit dans le bras de C., goutte-à-goutte.

A. guérie, nerveuse de se retrouver là, venue encourager C.

Elle fait mine de secouer le pied à perfusion. *C'est un arbre magique.* Elle pose ses doigts sur les doigts de C. Les visages des gens tout autour comme des pommes blettes. Les mots et les chiffres à côté des boutons : ambulatoire, chirurgie, maternité.

Pour R., le saule est le roi des arbres. Ce n'est pas le plus haut, non, mais ses branches retombent pour protéger les hommes.

Rares sont les personnes qui choisissent un sapin de Noël nain. Plus nombreuses sont celles qui optent pour un arbre de la hauteur d'une pièce. Mais la majorité achètent un sapin de taille humaine.

C. m'entraîne choisir de la laine pour un pull destiné à R.

Surprise : la vendeuse collectionne les cactus. Des dizaines dans son arrière-boutique.

Dans le quartier, les jardinières déposées en façade sont rapidement subtilisées.

Mais le bonsaï exposé, par je ne sais quel téméraire, sur son appui de fenêtre s'y trouve toujours quelques jours plus tard.

Des guêpes se posent sur la vitre. Elles sont attirées par la lumière et la chaleur dégagées par la lampe de bureau. Bientôt, le froid croissant et l'obscurité dans la pièce prennent leurs pattes au piège.

Mais au matin, quand la lumière pointe, leurs corps s'animent sur des membres toujours gelés. Posé contre la paroi, un linge imbibé d'eau chaude les aide à se dégager.

Elles cessent de se tordre. Elles se rassemblent en soulesse pour partir entières.

Une piqûre d'insecte qu'elles surveillent. Un jeu avec un enfant qui les heurte. Ce sont deux cas de figure courants où des femmes détectent une tumeur en passant la main sur leur corps.

VIII.

Même en été, C. a besoin du poids d'une couverture sur elle la nuit. Elle a deux hypothèses impossibles à vérifier : pendant la grossesse, sa mère a dissimulé autant que possible ses formes sous une gaine ou alors elle les a affichées dans des vêtements collants.

Avant de dormir, R. pose son pull ou son tee-shirt sur le dossier d'une chaise, son pantalon ou sa jupe sur le siège, les chaussures sur le sol. *Regarde, on dirait que c'est encore moi.*

Au matin, R. pousse en bas du lit, la peluche qui semble avoir veillé toute la nuit sur elle, collée à son flanc. Sur le sol, l'animal se repose de son travail nocturne.

R. et son amie, qui ont joué ensemble toute la journée, font entre elles, pour la nuit, un barrage de leurs peluches chéries.

J'attache à la fenêtre de la chambre de R. un de ces anneaux de bois tissé de fil de pêche. Une petite pierre est enfilée sur la toile. Trois plumes pendent de l'anneau.

Le dispositif doit permettre aux rêves qui circulent dans l'espace de pénétrer dans l'esprit de la rêveuse. Ses cauchemars, eux, s'empêtreront dans la toile.

Certains parents cousent des modèles de poche au revers d'un pyjama ou d'une robe de nuit.

Cette année, la mode est aux boots pour enfants arborant des lumières clignotantes aux talons. Elles rendent les chaussures vivantes, à l'image de ceux qui les portent et qui, même assis sur injonction des grands, continuent de s'agiter ou d'animer leur visage.

La vendeuse du magasin de chaussures est formelle. L'information émane d'orthopédistes. C'est du sérieux. Nous avons tous un pied plus grand, ou plus large que l'autre. Le droit si nous sommes droitiers. Le gauche si nous sommes gauchers. Comment ça se fait ? Elle l'ignore. D'ailleurs, les scientifiques eux-mêmes savent-ils pourquoi. Ils l'ont établi, ça oui.

Nouvelles statistiques pour les vols. En tête : les chaussures pour enfants. Les parents chaussent les enfants de neuf et abandonnent la vieille paire dans la boîte.

Les fabricants et les détaillants se sont entendus sur un dispositif antivol inséré dans les talons. Mais, au bout de quelques mois, ils doivent renoncer au procédé. Même désactivé, il continue de déclencher l'alarme dans les autres magasins. Joyeuse pagaille.

Du sang placentaire transfusé à des paralytiques leur permet de récupérer. Les doigts se mettent à bouger, d'abord d'un millimètre puis davantage. Au bout d'un an, ils parviennent à porter la main à la bouche. Pour les jambes, le traitement n'a encore rien donné.

J'éprouve de la compassion pour celles qui se juchent sur des talons hauts au mépris de tout confort. Mais à l'égard de C., le sentiment est différent. Haut chaussée, elle trébuche souvent. Je ne l'ai jamais vue tomber, mais marcher à ses côtés sans craindre une chute a longtemps gâché nos promenades. Jusqu'au jour où elle me raconte ceci : *J'avais quatorze ans. Mes parents avaient décidé de se séparer. Mes résultats à l'école étaient en dessous de tout. La perte d'un livre a tout déclenché. Je n'osais pas l'avouer. Le professeur me pressait d'acheter un nouvel exemplaire. J'avais peur. J'étais triste. J'ai subtilisé tous les médicaments que j'ai pu trouver. Je suis allée les avaler dans un café. On m'a vue faire. Personne n'est intervenu. Ensuite, j'ai marché jusqu'à la gare. Je me suis approchée d'une voie. Un train arrivait. J'étais prête. J'ai trébuché. Je n'ai jamais pu me relever.*

G i s è l e P r a s s i n o s

Je parle à ma jeune mère

Je parle à ma jeune mère
cathédrale de ma chair
aux larges seins blancs et bleus
Navire mon coquillage
elle est morte avant l'âge.

T'en souvient-il vraiment
de tes fruits inachevés.
Tes mains se sont dénouées
qui les retenaient à ton flanc.
Chaque jour s'est levé quand même.

Double marin de ton bord
l'un ici l'autre là-bas
même amour coupé en deux
dont un seul a vieilli tes yeux
ensemble à jamais dans ton corps.

Demain

Quand tout sera fini les lits fermés à clé
alors viendra le travail.
Le miroir griffé souvent quelle enfance derrière
on le couvrira d'un voile.
Quand tout sera plié dans la tête
capturées les langueurs
remplie la boîte de vent des caresses
et refermée...
Amis, trop miroitantes merveilles
il faut renoncer
nous nous serons manqués
la montagne était haute.
Alors la table désignera ses veines.
Seuls le marteau et la pioche
contre la pensée de bois
pour triompher des nœuds
avant la nuit.

Viens

Viens retournons là-bas.
Dans les champs
les maisons de feuilles abritent encore nos ombres petites.
Regarde sur ton front la verte gloire n'est pas flétrie
— l'autre ne fut qu'un rêve —
et dans les vergers
les fruits d'alors n'ont pu décider
sans toi
de se changer en arbre.
Viens mon Rouge prends tes armes
j'ai mes chardons
et je m'appelle « Fleur de cerisier ».

Le temps n'est rien
il n'y a pas de lits pour nos morts
pas de fin pour nos figures
les corps mentent
les miroirs sont ivres.

Lever l'oiseau

Pas un instant ce cœur n'a quitté les mains.
La terre pas un instant n'a cessé de battre
sous chaque paume glissant son propre cœur.

À mi-chemin à glaise retournée
ô fondante émue bâillée
tu reçois jusqu'au bout de la quête :

L'oiseau
lever l'oiseau le connaître
crier dans son cri.

Sans un instant ne cesser de battre
la terre
ce cœur me quitter les mains
pas un instant.

V i n c e n t T h o l o m é

people

*À Alain Berset, Sebastian Dicenaire,
Ulisses Carrión, et tous les autres.*

cette année,

j'ai rencontré des gens

certains ont des avis pertinents à donner

(christian d, daniel h, l'expert en
bâtiment, la boulangère du feu rouge
qui ne marche pas, l'homme qui
ramasse les bouts de ficelle parce
qu'il a connu la guerre, la femme
fantôme quand elle chantonne
comme pour elle-même, ceux qui
lisent le journal de la première à la
dernière ligne,

**ceux qui lisent les sondages (corse (dans le train entre corte et bastia))
tandis qu'on se partage un saucisson ils nous apprennent que :)**

les belges, les belges (à l'hôtel) : les belges s'asseyent sur le
bord des matelas et rebondissent balles magiques, les belges
balles magiques rebondissent (à l'hôtel) : des matelas aux
salles d'eau, des carrelages propres à la faïence du pot, des
reflets des miroirs aux draps frais & tirés & amidonnés, les
belges (à l'hôtel) respirent fort les draps des lits avant d'y
mettre une jambe et puis l'autre, les belges (à l'hôtel) dorment
nus dans les draps, les belges (balles magiques) les belges (à
l'hôtel) bondissent le matin hors des lits, les belges (à l'hôtel)
se rendent guillerets dans les salles de bains, les belges (à
l'hôtel) les belges trouvent que les savons des hôtels sentent
bon, que les draps de bains sèchent parfaitement : la peau des
dos, les poils des bras, les dessous d'ongles de pied, les belges
(à l'hôtel) les belges : balles magiques : (1) dorment, (2) se
lavent les pieds, (3) regardent de leurs lits les shows de la télé,
(4) glissent (le matin : glissent) le matin : savons, serviettes et
gants d'hôtel entre leurs shorts et leurs chaussettes, les belges
(à l'hôtel) les belges (balles magiques) emportent : savons,
serviettes et gants d'hôtel dans leurs bagages, les belges (à
l'hôtel) quittent l'hôtel (dans leurs bagages : savon, serviettes,
mousses à raser au nom de l'hôtel, les belges (à l'hôtel)
emportent chez eux (en belgique) : des souvenirs : bout de
papier peint, verre, shampoing, toile d'araignée, bible du

tiroir, les belges (balles magiques) bondissent (à l'aéroport) : du taxi à l'aéroport, des douanes à l'avion, les belges (balles magiques) ont hâte d'être chez eux (en Belgique) et d'enlever avec soin : mousses à raser, verre, éclat de faïence, d'ôter (précautio nnement) des bagages : savons, serviettes, éclats de verre, les belges (dans l'avion) les belges : ont hâte d'exposer bible du tiroir et toile d'araignée dans les vitrines du salon ou le rebord du lavabo, les belges, les belges, les belges

certains ont des avis dont on peut très bien se passer

(la vendeuse de produits bio quand
elle vous voit avec un sac carrefour,
ceux qui lisent les journaux de la
première à la dernière ligne,
l'homme qui prodigue ses bons
conseils pour planter un arbre ou
monter un mur,

**en général, ceux qui lisent les sondages (chez christof (lors d'un repas de
fête)) : ils demandent, alors qu'on sert le fromage, si vous faites partie de la
norme :)**

les belges, les belges : se marient (ou vivent en concubinage),
les belges (les hommes belges les femmes belges aussi)
les femmes : se marient (ou vivent en concubinage), les
belges : quelquefois les belges (hommes ou femmes) épousent
des belges, quelquefois les belges : mariés : dorment dans le
même lit que leur époux, que leur épouse, quelquefois les
belges : mariés : n'ont pas assez de testostérone, souvent les
femmes (des belges) : veulent avoir un mari et un bon père de
famille, voilà, voilà le problème : souvent les belges (les
hommes) : mariés : perdent de leur testostérone, souvent les
belges (les hommes) : pères de famille : perdent plus encore de
testostérone, souvent les belges (les femmes) : se plaignent et
disent : où est mon mari, souvent les belges (les hommes :
maris, maris&papas) changent, physiologiquement, souvent
les hommes (les belges) couvent leurs poussins, en belgique : il
n'est pas rare de voir : les belges (hommes et femmes) se
quitter pour une histoire de testostérone, en belgique : il n'est
pas vraiment rare que les belges (hommes, hommes belges)
pensent d'abord aux poussins puis à leur femme, en belgique :
la physiologie des hommes (des hommes belges, maris&papas)
change, en belgique : on observe un très fort changement
physiologique chez les hommes, en belgique : la testostérone
des hommes mariés diminue encore plus s'ils sont papas, en
belgique : les femmes belges (belges&belles, mariées, mères de

famille) quittent leurs maris, en belgique : souvent les belges (les femmes belges, belges&belles, mariées) attendent des belges (hommes, testostéroneux) : (1) d'être attentifs aux poussins, (2) d'être attentionnés avec elles, en belgique : souvent les belges (les hommes belges) sont fort attentifs aux poussins mais très peu attentionnés avec elles, la physiologie des belges (des hommes belges) le veut, il n'existe pas de médicament pour aller contre, il n'existe pas de médicament pour aller contre, en belgique : les belges (les hommes belges) pensent bien être les meilleurs papas du monde, en belgique : les belges (hommes ou femmes) pensent bien être les meilleurs, en belgique : les belges (hommes ou femmes) pensent être

**quelques-uns sont des sans-gêne ils viennent à la maison et se croient
comme chez eux**

(les petits de moins de 5 ans, les
chats, la femme qui aime briller en
public, l'homme qui se gratte les
dessous de bras ou bien les couilles,
celui qui n'arrête pas de se regarder
dans le miroir, un hôte qui ne fait
jamais la vaisselle, celle dont on
retrouve les bas, le matin, dans le
couloir, l'homme qui n'éponge pas le
vin qu'il renverse, celle qui est sans
pitié, celle qui parle trop, et

l'homme aux petites surprises (namur — à la maison) on pense de lui :)

quelqu'un vient avec un bout de dehors quelqu'un nous offre
un bout de dehors
ah tiens t'es venu avec un bout de dehors on va le ranger pour
pas le perdre
(en effet ça serait bien malheureux de le perdre) alors on le
range sur la commode.
bien. alors après disons une heure vingt-sept quelqu'un s'en va
il a mettons
un train à prendre (bien entendu quelqu'un oublie son bout de
dehors)
ça n'est pas grave on va le ranger dans le sac plastique où il y a
plein
de bouts de dehors pour qu'on le rende quand quelqu'un il
reviendra.
seulement voilà. quand quelqu'un revient tout le monde a
oublié
et notre quelqu'un il nous rapporte un autre bout de dehors
(une taque d'égout
un autobus) et quand il partira quelqu'un il l'oubliera (à croire
que c'était fait exprès)

Vincent Tholomé

il y en a qui font des choses avec des riens

(l'instituteur monsieur gustave,
l'homme qui fait des effets avec sa
voix, la femme qui a de l'allure quoi
qu'elle porte, la femme qu'un rien
habille, soudain dans le train un
homme se touche le nez et on ne
l'oublie pas, celui qui connaît tout
des sociétés secrètes qui gouvernent
le monde, celui pour qui tout fait
sens, la femme qui a toujours quel-
que chose à dire, et

celle qui, après l'histoire des bretelles (ostende — un banc sur la digue),
raconte l'histoire du parapluie :)

l'histoire du parapluie

l'histoire du parapluie commence avec des sacs plastique
l'histoire commençante en comporte quatre et quatre bras qui
les portent
on pourrait croire d'abord qu'il s'agit d'une autre histoire
il est possible en effet de penser qu'il s'agit d'une histoire de
sacs plastique et de bras
mais non
bon
on commence quand même avec quatre sacs plastique et
quatre bras
les sacs plastique sont bourrés jusqu'à la gueule (bourrés à
craquer)
le parapluie pendant ce temps est sous un bras
le temps menace
les sacs plastique se hâtent de trouver un abri
comment en effet ouvrir et puis porter son parapluie ouvert
avec quatre sacs plastique bourrés jusqu'à la gueule
bien
il tonne
c'est la pluie

les sacs plastique longent les vitrines des magasins fermés
les sacs plastique ne prennent pas même la peine de regarder
les belles vitrines
les bikinis dans les vitrines les sacs de toile les sandales
le parapluie lui suit sous le bras
après les sacs plastique s'épuisent
les anses s'étirent
il pleut un peu plus et plus fort
il y a beaucoup de magasins à longer
les provisions s'étalent sur le trottoir
bien
on pose le parapluie fermé sur le trottoir
on bourre un petit peu plus jusqu'à la gueule les sacs plastique
valides
on avise un café ouvert de l'autre côté de la rue
on traverse sans trop se faire mouiller
en effet maintenant il pleut à verse
on commande un café
on n'a rien perdu
si
le parapluie
il est resté de l'autre côté
fermé sur le trottoir
on discute ferme
on veut savoir qui va se doucher à nouveau pour récupérer un
bête parapluie
ça parle fort
on perd le parapluie de vue
on se fait quelques reproches
les poubelles qu'on ne sort jamais
les vaisselles qu'on s'avise bien de ne jamais faire
etc.
des choses banales quoi
quand on s'avise qu'il y avait un parapluie dans cette affaire
on remarque qu'il n'y a plus de parapluie sur le trottoir d'en
face

on a été distrait
on s'est laissé emporter
on n'a vu personne ramasser puis ouvrir le parapluie
ça rediscute
ça reparle fort
ça finit par s'empoigner au col
ah si tu n'avais pas oublié de faire les courses ça ne serait pas
arrivé
etc. etc.
ça se calme vite pourtant et tout seul
ça boude quand même en attendant que les gouttes cessent
ça passe son temps
ça regarde un peu par la fenêtre
ça touille un peu son café
ça mâche longtemps son speculoos
ça s'épie quand même un peu par dessus ses lunettes
quand les gouttes cessent les sacs plastique sortent sans payer
un oubli
l'esprit était ailleurs
c'est indéniable
le garçon n'a rien vu
le café était bondé
c'est la cinquième fois que ça lui arrive
aujourd'hui
c'est la quinzième fois
cette semaine
demain le garçon ne pourra pas revenir
il aura perdu son travail
putain de pluie
c'est comme ça que finit l'histoire du parapluie

quelques-uns ont observé un jour ou l'autre leur corps

(v.t. dans sa salle de bains, il rentre
le ventre quand il le voit proéminer
dans la glace, la femme qui a tou-
jours besoin d'un sèche-cheveux,
l'enfant qui croit soudain que ses
pouces s'allongent, de panique il
cache ses mains, il ne joue pas à la
récréation, une femme dont les seins
une fois croissent une fois
décroissent, n.t. qui a de grands
pouces de pieds, c.j. qui rentre son
cou parce qu'elle est grande, un
homme portant un foulard sur sa
cicatrice,

**b., jeune maman qui adore son enfant (namur — la maison de b. avant
transformation) soudain, sans que rien ne le laissait attendre, elle lâche un
cri du cœur :)**

je ne suis pas une mère chiante il a cinq ans
c'est encore un bébé il ne peut pas se passer de moi il
regarde la télé il me les vide c'est normal c'est un
bébé il a cinq ans il dort je le réveille quand
il dort il ne va pas à l'école c'est encore tôt on vit
ensemble il porte mes courses un grand sac un
cabas il le traîne par terre c'est pas grave on
s'aime bien on mange ensemble on dort ensemble
je n'ai qu'une chambre on s'aime beaucoup je crois
que je l'aime comme une mère doit aimer je l'aime comme
une mère doit aimer je l'aime comme une mère le
matin j'ai mal aux seins le soir j'ai mal aux seins pas
partout va-t-il seulement m'en vider un est-il possible
qu'un jour il m'en vide un je ne lui demande pas de sourire
je veux juste qu'il m'en vide un le matin il dort j'ai
mal aux seins je le réveille il a cinq ans je le mets
au sein même endormi il peut c'est drôle c'est
tout ce que je lui demande je l'aime beaucoup il est

tendre avec moi il regarde la télé mange des biscuits
jamais des chips jamais des saloperies j'y veille tant
qu'il reste un bébé tant qu'il a cinq ans je reste
derrière lui depuis combien de temps il a cinq ans je
ne sais pas depuis combien de temps je ne le laisse pas
aller je ne sais pas mais je ne le laisse pas aller il ne va
pas point j'ai besoin il doit me les vider son
père me les vidait ça soulage je pense un bébé un
enfant doit soulager sa mère je travaille dur pour lui
s'il me soulage c'est un orgasme s'il me soulage je
lui fous la paix il regarde la télé mange des biscuits
oui ça il peut je pense qu'une mère doit pouvoir foutre la
paix le gosse doit respirer je le laisse respirer
devant la télé il respire un peu je suis rarement sur son
dos je ne suis pas une mère chiante pas une mère
chiante pas une mère chiante

**je n'ai pas engagé
de conversation
avec tous les gens**

Vincent Tholomé

**juste avec
quelques-uns**

**mais grâce à tous les
gens rencontrés cette année**

Vincent Tholomé

**j'ai fait
un livre**

Vincent Tholomé

merci les gens

Notices bio - bibliographiques

Jan Baetens enseigne à l'Institut d'études culturelles de l'université de Leuven. Il a publié de nombreux ouvrages sur l'analyse de l'image, dont *Hergé écrivain*, classique de la tintinophilie (Labor, 1987). Il est l'auteur de huit volumes de poésie, dont, aux Impressions nouvelles, *Cent fois sur le métier*, *Vivre sa vie* et *Slam*. En 2002 il a publié une anthologie de la poésie belge contemporaine : *Les Belges sont à la mode* (éd. P.). Il codirige *Formules*, la revue des littératures à contraintes et *FPC (Formes poétiques contemporaines)*.

Franz Bartelt est né en 1949 aux Andelys (27), mais a vécu en Ardennes très rapidement. Sa mère lui apprend à lire dans les romans policiers et à 13 ans, il commence à écrire. Il quitte l'école à 14 pour enchaîner des petits boulots. À 19 ans, il entre dans une usine de transformation de papier, où il restera jusqu'en 1985. Auteur de nombreuses pièces dramatiques pour France Culture, de théâtre pour les enfants et pour les plus grands, il a publié plusieurs romans chez Gallimard dont *Le Grand Bercail*. Il se consacre entièrement à l'écriture depuis 1984.

Laure Cambau vit à Paris. Pianiste, elle accompagne des chanteurs lyriques, et participe à des lectures poétiques avec improvisations musicales. Elle était invitée au Festival de Poésie Internationale de Trois-Rivières en octobre 2002, à l'Encuentro de Poetas del Mundo Latino à Morelia et au Salon du Livre de Mexico en 2003. Elle a publié *Boulevards Lunatiques* (éditions Brocéliande, 1998), *L'Homme dans la baignoire* suivi de *Nuages des temps ordinaires* (éditions de l'Amandier, 2001), *Latifa, la petite fille qui pleurait des mots* (conte musical, musique R. Gagneux, éditions Durand, 2000) ainsi que *Et le Pourboire des Anges ?* (éditions de l'Amandier, 2005).

Jacqueline De Clercq est née à Bruxelles, le 18 mars 1941. Elle vit et écrit à Plancenoit, commune de Lasne, dans le Brabant wallon. Diplômée de l'Université Libre de Bruxelles (Lettres), elle y a exercé des mandats de recherche à l'Institut de Sociologie, durant une vingtaine d'années, et a publié plusieurs essais dans le domaine de la sociologie de l'art, des pratiques culturelles et de l'enseignement. Ensuite, elle quitte l'université pour se consacrer à l'écriture littéraire.

Notices bio-bibliographiques

John Fenoghen est un pseudonyme du poète et traducteur Jan H. Mysjkin, né en 1955 à Bruxelles. Fenoghen débute dans ce numéro, tandis que Mysjkin a publié quatre recueils de poésie en néerlandais, dont le recueil *Jeu de miroirs / Sonnets en mouvement* est à découvrir dans « Les cahiers de Royaumont » aux éditions Créaphis à Grâne.

Véronique Janzyk, après des études en communication, se partage entre journalisme et communication institutionnelle. Elle a publié un premier ouvrage, *Auto* (La Chambre d'Échos). Elle vit à Charleroi.

Romancière, nouvelliste et poète, Eva Kavian anime des ateliers d'écriture depuis 1985. Elle a fondé l'association Aganippé, au sein de laquelle elle anime des ateliers d'écriture et des formations pour animateurs. Ses romans ont paru au Castor Astral. En janvier 2007, s'y ajouteront *Amoureuse*, un recueil de poèmes (dont ceux qui sont repris dans ce numéro) aux éditions des Carnets du Dessert de Lune, et *Écrire et faire écrire*, un manuel pratique, aux éditions De Boeck.

Flor Lurienne est comédienne. Destiné à la scène, *La Sève* est sa première publication.

Gisèle Prassinos est née en 1920. Elle commence à écrire de façon automatique lorsqu'elle a quatorze ans, et son frère montre ses textes au groupe surréaliste par le biais d'Henri Parisot. Une grande partie de ses premiers textes sont réédités dans le recueil *Trouver sans chercher*. À la fin des années 1950, elle se remet à écrire, des poèmes et aussi des romans, en opposition avec l'orthodoxie surréaliste, mais tout aussi inclassables. Elle est également connue pour ses dessins et ses « tentures », des œuvres plastiques réalisées à l'aide de morceaux de tissu de couleur découpés.

Vincent Tholomé est né en 1965. Il a publié *Bang !* aux éditions Carte Blanche, *Portrait de maman en fan d'Adamo* et *Je ne sais pas quand il amasse mais absolument*, aux éditions de l'Heure, et enfin *Keep Cool*, aux éditions Poésie express. Il a publié de nombreux textes dans les revues suivantes : *Java*, *Quaderno*, *Nioques*, *Fusées*, *Prospectus*, *4/5*, *The Incredible Justine's Adventures*, *Sapriphage*, *Prometeo*... Bricoleur de poésies, ex-membre de l'ex-Big Band des Littératures Féroces avec ou sans dents, ex-revuiste (ttc, facial), lecteur-performeur, il improvise à deux voix avec Sébastien Dicenaire, rit, aime, se fâche.

Le Fram

Sommaires des quatorze premiers numéros :

• **14** • Fabrizio BAJEC – Laurence BOSMANS – Rémy DISDERO – Gheorghe GRIGURCU – Andrea INGLESE – Yves LEBON – Ariane LE FORT – Valérie NIMAL – Frédéric SAENEN – Timotéo SERGEÏ – René SWENNEN – Geert VAN ISTENDAEL • **13** • David BESSHOPS – Thibaut BINARD – Yves COLLEY – Maxime COTON – Frank DE CRITS – Mohamed HMOUDANE – Pierre HUSSON – Michel LAMBERT – Sébastien LISE – Sylvie NÈVE – Peter SEMOLIC – Alejo STEIMBERG • **12** • Éric BROGNIET – Carino BUCCIARELLI – Cecilia BURTICA – Frédéric DUFOING – Théophile de GIRAUD – GOKYO – Nora IUGA – Rudy LIPPERT – Pascal LUCION – Dominique MASSAUT – NISSE – Rossano ROSI – Pascal SADIEN – Ivana ŠOJAT-KUČI – Tina STROHEKER • **11** • Ben ARES – Fabrizio BAJEC – Georges CHRISTODOULIDES – William CLIFF – Serge DELAIVE – Anise KOLTZ – Philippe LEUCKX – Antonie MOYANO – Brane MOZETIC – Valérie NIMAL – János OLAH • **10** • George ALMOSONINO – Joël BAQUE – David BESSCHOPS – Didier BOURDA – Gabriel FERRATER – Patrick FRASELLE – Luis GARCIA MONTERO – Günter KUNERT – Tamara LAÍ – Pascal LECLERCQ – François MONAVILLE – Olivier SAUSSUS – Gabriel TORNABENE • **9** • Thibaut BINARD – Roland COUNARD – Mathieu HILFIGER – Frédéric-Yves JEANNET – Caroline LAMARCHE – Raphaël MICCOLI – Siska MOFFARTS – Hélène MOHONE – Charles PENNEQUIN – Pierre PUTTEMANS – Julie RAHIR – André ROMUS – Juan SERAFINI • **8** • Constantin ABALUTA – William CLIFF – Daniel DE BRUYCKER – Paul DE TROY – Marie ÉTIENNE – Henri FALAISE – Anne-Lise GROBET – Hilde KETELEER – Joseph ORBAN – Pier Paolo PASOLINI – Laurent ROBERT – Pedro SERRANO – János SZENTMARTONI • **7** • Perlette ADLER – Olivier COYETTE – Russell EDSON – Amari HAMADENE – Jacques IZOARD – Tamás JONAS – Manuel SCHMITZ – Eddy VAN VLIET – Carmelo VIRONE – François WATLET • **6** • Fabrizio BAJEC – Béatrix BECK – Sujata BHATT – Michel CONTE – Laurent DEMOULIN – Vincent ENGEL – Jaime GIL DE BIEDMA – Chantal LAMERTYN – Pascal LECLERCQ – Carl NORAC – Frédéric SAENEN • **5** • Olivier ANDU – Jean-Christophe BELLEVEAUX – David BURTY – Ivana CARETTE-SOJAT – Christine DELCOURT – François EMMANUEL – Hadelin FERONT – HAGGIS – Agnès HENRARD – Alojz IHAN – Denis JAMPEN – Pierre

PEUCHMAURD – Pierre PUTTEMANS – Sigrid VERBERT •4• Carino
 BUCCIARELLI – Hélène CIXOUS – Denys-Louis COLAUX – Rodica
 DRAGHINCESCU – Támas FILIP – Rose-Marie FRANÇOIS – Pierre HUSSON –
 Caroline LAMARCHE – Nicole MALINCONI – Serge NOËL – Rossano ROSI –
 Gwenaëlle STUBBE •3• Thibaut BINARD – Georges BRASSENS – William
 CLIFF – Serge DELAIVE – Laurent DEMOULIN – Maria Grazia GRECO
 CALANDRONE – Frédéric-Yves JEANNET – Nelly KAPLAN – János LACKFI –
 Antonio MOYANO – Wilfred OWEN – Jean-Marie PIEMME – André ROMUS –
 Frédéric SAENEN – André TILLIEU •2• Nicolas ANCION – Anne-Marie
 BEECKMAN – Olivier BRUN – Hugo CLAUS – Marie-Claire CORBEIL – Pierre
 DULIEU – Otto GANZ – Luc LOUWETTE – Christian MARCIPONT – Joseph
 ORBAN – Laurent ROBERT – Eugène SAVITZKAYA – Yvon VANDYCKE •1•
 Constantin ABALUTA – Carino BUCCIARELLI – Denys-Louis COLAUX –
 Serge DELAIVE – Slaheddine HADDAD – Frédéric-Yves JEANNET – Pascal
 LECLERCQ – Karel LOGIST – Carl NORAC – Rossano ROSI – Frédéric SAENEN
 – Vincent SMEKENS – Anne-Lou STEININGER.

Les Éditions Le Fram ont publié :

Pièges d'air _____ de Jacques Izoard
Je n'aime que rester _____ d'Antonio Moyano
Poèmes en attendant le mauve ____ de Michel Delaive
Passé la Haine et d'autres fleuves _____
 _____ de Rose-Marie François
Filiation _____ de Laurent Demoulin
Approximativement _____ de Rossano Rosi
Aux prises avec la vie _____ d'Eugène Savitzkaya
Twee vrouwen van twee kanten / Entre-deux _____
 _____ de Hilde Keteleer et Caroline Lamarche
Qui je fuis _____ de Frédéric Saenen
Le Troisième Corps _____ de Michel Delville
Le Dortoir _____ de Nicolas Ancion
La Robe de mariée _____ de Valérie Nimal
Le Chas de l'aiguille _____ de Roland Counard

Équipe rédactionnelle

Serge Delaive, 172, Rue de Joie, B-4000 Liège
Karel Logist, 54, Rue des Fusillés, B-4020 Liège
Carl Norac, 269, Rue de la Source, F-45160 Olivet

Adresse électronique : LeFram@gmail.com

Le Fram organise aussi des rencontres littéraires
bimensuelles à Liège ; informations sur le site internet :
www.lefram.com

Composition : Gérald Purnelle
Illustration de couverture : Jacques Lint

Diffusion

Aden, 405-407, Avenue van Volxem,
B-1190 Bruxelles
adendif@skynet.be

Les numéros de la revue et les livres
sont également en vente en ligne sur :
www.rezolibre.com/librairie/

Prix au numéro : 7 €.
Prix de l'abonnement pour 4 numéros : 25 €.
Pour la Belgique : par virement au compte
n° 000-325554-40 de « Le Fram ».

Ce numéro est publié
avec le soutien du Fonds National des Lettres
et de la Communauté française de Belgique.

L e F r a m

n° 15 automne 2006

Jan Baetens	Franz Bartelt
Laure Cambau	Jacqueline De Clecq
John Fenoghen	Véronique Janzyk
Eva Kavian	Flor Lurienne
Gisèle Prassinós	Vincent Tholomé

Le Fram, revue littéraire semestrielle,
est animée par Serge Delaive, Karel Logist et Carl Norac.

ISSN : 1374-4623
ISBN : 2-930330-23-6
